LES ACTEURS DÉPLACÉS,

COMEDIE EN UN ACTE.

AVEC UN PROLOGUE

ET

UN DIVERTISSEMENT.

Par M. L'AFFICHARD.

Représentée par les Comédiens ordinaires du Roy.

NAPOLI

A PARIS,

Chez JACQUES CLOUSIER, ruë Saint Jacques à l'Ecu de France.

M. DCC. XLVI.

Avec Aprobation & Privilége du Roi.

ACTEURS

du Prologue.

LA VILLE DE PARIS, Mlle. Duboccage.

LA FOLIE, *déguisée en Auteur*, Mlle. Dangeville.

M. POISSON.

M. MONMENI.

M. DE LA THORILLIERE.

M. FIERVILLE.

M. FLEURY.

Mlle. GRANVAL.

LE PETIT ARMAND.

LA PETITE GEYNAND.

LAQUAIS.

La Scene est sur le Théatre des Comédiens ordinaires du Roi.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

M. MONMENI, LA VILLE DE PARIS.

MONMENI.

QUOI! la Ville de Paris dans notre Hôtel? cela m'étonne! puis-je vous demander la cauſe de votre viſite!

LA VILLE.

Elle a pour objet vos interêts & mes plaiſirs.

MONMENI.

L'un & l'autre ſont l'unique but de nos ſoins : cependant nous n'avons pas toujours le bonheur de réuſſir.

LA VILLE.

Je ne le ſçais que trop. Mais, dans la circonſtance où je me trouve, j'ai beſoin que vous faſſiez un effort.

MONMENI.

Vous pouvez compter ſur notre zéle.

LA VILLE.

Vous me voyez à la veille d'être entierement abandonnée. Depuis le départ des Officiers, le beau Sexe n'a trouvé d'amuſement que chez les gens de Robe & les Abbés : ſes vacances vont nous enlever les uns & les autres, ſi vous ne trouvez moyen de les retenir.

MONMENI.

Que faut-il faire pour cela?

LA VILLE.

De l'excellent, ou du bizare.

MONMENI.

Quelle alternative ! le premier eſt au-deſſus de nos forces, & le ſecond eſt fort équivoque.

LA VILLE.

Il faut tenter pour réuſſir.

MONMENI.

Pour vous ſatisfaire, nous aurions beſoin de quelque cerveau de travers, de quelque Auteur Calotin.

SCENE II.

LA FOLIE, LA VILLE, MONMENI.

LA FOLIE.

LE voici. *à la Ville.* Ah, ah ! Madame, vous dans ces lieux ! je ſuis charmé de vous y rencontrer, je vois que nous ſommes inſéparables.

LA VILLE.

Quoi ! vous me connoiſſez ?

LA FOLIE.

Oui, Madame, à votre vaiſſeau, peut-on vous méconnoître ? embraſſons-nous. J'ai toujours diverti la Ville & les Fauxbourgs.

LA VILLE.

La Ville & les Fauxbourgs vous ſont très-redevables.

LA FOLIE, *montrant ſon front.*

J'ai là une reſſource infinie pour vos amuſemens ; vous en jugerez par l'échantillon que je vous apporte.

LA VILLE.

Je ſuis impatiente de le voir.

LA FOLIE *à Monmeni.*

Allez dire à vos Camarades que je les attends.

SCENE III.

LA FOLIE, LA VILLE.

LA FOLIE.

Vous me conſiderez avec beaucoup d'attention.

LA VILLE.

Je regarde ſi je ne connoîtrai point en vous les traits de quelques-uns de mes Auteurs; mais j'ai beau vous examiner, vous reſſemblez à tous en général, ſans en approcher en particulier : votre perſonne eſt toute nouvelle à mes yeux.

LA FOLIE.

Vous me ſurprenez! je ſuis ſans ceſſe avec vous, & vous ne me connoiſſez pas!

LA VILLE.

Non, Quel eſt votre nom, votre demeure?

LA FOLIE.

Ma demeure eſt par-tout, Maiſons, Palais, Bureaux, Comptoirs, tout me ſert d'azile. Je loge avec la Suffiſance, chez les Financiers; avec la Fatuité, chez les Petits-Maîtres; avec la Moleſſe, chez les Abbés; avec l'apétit, chez les Gaſcons; au cabaret, avec les Peintres; proche les toîts, avec les Auteurs.

LA VILLE.

Et ſans doute avec la Diſcorde, chez les Comédiens.

LA FOLIE.

Tantôt, ſous l'habit d'un Narciſſe, je me promene aux Thuilleries, de cette façon : tantôt ſous la figure d'une Coquette, je fais l'exercice de l'éventail, je lance un coup d'œil au Comte, je ſouris au Préſident, j'agace le Tréſorier : tantôt, avec la contenance d'un jeune Etourdi, j'entre chez une Actrice, & voici mon début : *Elle danſe*. Ma Reine, que vous avez de charmes! *Elle prend du tabac*. Me donnez-vous à ſouper?

LA VILLE.

Tout cela ne m'éclaircit point.

LA FOLIE, *montrant ſa marotte.*

Connoiſſez-moi donc.

LA VILLE.

Eh quoi! c'eſt la Folie?

LA FOLIE.

Elle-même. J'ai pris ſoin d'inſpirer à un jeune Auteur la Piéce que j'apporte, c'eſt ſon coup d'eſſai. La crainte que donnent ordinairement les premieres productions l'empêche de ſe faire connoître; je me ſuis chargée de préſenter ſon Ouvrage.

LA VILLE.

Puiſque la Folie s'en mêle, je compte ſur du plaiſant.

LA FOLIE.

Vous y trouverez peut-être du ſingulier. Mais j'apperçois les Comédiens; voulez-vous être témoin de la façon dont ils recevront la Piéce ?

LA VILLE.

Non, je vais inviter mes Habitans à venir prendre part au Cadeau que vous leur préparez.

SCENE IV.

LES COMEDIENS, LA FOLIE.

LA FOLIE.

MEſſieurs, je ſuis votre ſerviteur. Comme je ſuis un Auteur au-deſſus des régles, point de lecture, je prétens que ma Piéce ſoit reçuë ſans examen.

FIERVILLE.

Je ne vous comprends pas.

LA FOLIE.

Cela pourtant eſt aſſez clair. Conformez-vous, s'il vous plaît à mes intentions, ſinon point de Piéce. J'ai fait l'ouvrage ſans réflexion, je veux qu'il ſoit reçu ſans lecture, & joué ſans répétitions.

FLEURY.

Je n'y conſentirai jamais.

LA FOLIE.

Je me retire; vos refus vous rendent indignes de mes bontés. Adieu.

POISSON.

Voyons ce qu'il veut nous donner.

Me. DANGEVILLE.

C'eſt peut-être du bon Monſieur ! Monſieur !

LA FOLIE.

Je ſuis charmé de vous voir plus dociles, & que votre intérêt vous ouvre enfin les yeux. La Piéce dont il s'agit eſt une eſpéce d'ambigu; elle a pour titre : *Les Acteurs déplacés*; voici les Rôles tout prêts.

Mlle. GRANDVAL.

Sans doute que vous faites de moi une amoureuſe tendre, vive & badine.

POISSON.

De moi un Criſpin, qui, par des traits bonffons, & des ſauts en avant....

LA FOLIE, *à Mlle. Grandval.*

Point du tout, je vous donne un Rôle de Soubrette : & pour abréger les difficultés, tirons les Rôles au ſort.

Mlle. GRANDVAL.

Il ſera peut-être moins capricieux que l'Auteur.

POISSON.

Pour moi je jouerai tout ce qui me viendra.

LA FOLIE.

Je vois que vous êtes d'accord ſur cet article, tirez vos Rôles, & vous verrez après le lot qui vous ſera échû. *On tire.*

Me. DANGEVILLE.

Lucile ! à moi l'Amoureuſe ! me voilà bien lotie.

POISSON.

Dorante ! J'aurai bonne grace à faire l'amoureux.

LA THORILLIERE.

J'en ſuis quitte pour *Le Marquis*. Effectivement j'ai un air dégagé.

Mlle. GRANDVAL.

Liſette. Ce rôle ne pouvoit me fuir.

MONMENI.

Leda, mere d'Helene. Je ſuis bien partagé.

FLEURY.

Doris, confidente de Leda. A Momeni. Nous voilà bien aſſortis.

FIERVILLE.

L'Elu. C'eſt un Niais; je le ferai de mon mieux.

LE PETIT ARMAND.

M. Mondor, pere de Lucile. Sautant. Me voilà papa !

LA PETITE GEYAND.

Et moi maman, avant que d'être mariée ! *A Madame Dangeville.* Ma petite Mignone, vous n'avez qu'à vous bien tenir, je ſçai comme l'on range la jeuneſſe.

LA FOLIE.

Il me reſte un rôle de Payſan, mais je m'en charge ; cela rendra la Piéce plus folle. En repréſentant *Lucas*, je ſerai déplacé tout comme vous. Et comme le Public aime ce qui eſt ſingulier, je veux que ma Piéce ſoit jouée tout à l'heure.

MONMENI.

Vous ne pouvez être inſpiré que par la Folie.

LA FOLIE.

Vous penſez juſte, c'eſt elle que vous voyez ſous ce déguiſement. S'il vous reſte quelque doute, qu'il s'évanouiſſe à l'aſpect de mon ſceptre.

POISSON.

Honneur à la Souveraine du genre humain.

LA FOLIE.

Une ſimple lecture de vos Rôles vous ſuffit pour les ſçavoir. Allez. *Au Public.* Meſſieurs le deſir de vous plaire a ſouvent fait imaginer aux Auteurs quelque choſe de ſingulier ; mais toutes les folies ne ſont pas heureuſes : nous ſouhaitons que celle-ci vous amuſe, & que l'ardeur de notre zéle faſſe excuſer notre témerité.

Fin du Prologue.

LES
ACTEURS
DÉPLACÉS,
COMEDIE.

ACTEURS.

MONDOR, *pere de Lucile*, le petit Armand.

LUCILE, Mde. Dangeville.

DORANTE, *Amant de Lucile*, Mr. Poiſſon.

LISETTE, *Suivante de Lucile*; Mlle. Grandval.

Mde. MONDOR, la petite Geyand.

L'E'LU, *frere de Dorante*, Mr. Fierville.

LUCAS, *Jardinier*, Mlle. Dangeville.

LE MARQUIS, Mr. de la Thorilliere.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt chez Monſieur Mondor, à la Campagne.

LES ACTEURS DÉPLACÉS,

COMEDIE EN UN ACTE;

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

OUS vla fort à propos, Mlle. Liſette!

LISETTE.

Que me veux-tu, Lucas?

LUCAS.

Vous ſçavais bien que Monſieur Dorante nous a, ce matin, graiſſé la patte pour nous engager à parler de ſon amour à Mademoiſe Lucile?

LISETTE.

Oüi, Lucas.

LUCAS.

Vous ſçavais bian que nous ne li en avons pas encore ouvart la bouche?

LISETTE.

L'occaſion ne s'en eſt pas offerte.

LUCAS.

Vous ſçavais bian itout que je ne ſçavons pas trop ſi ce Mr. Dorante eſt tel qu'il nous le paroît ?

LISETTE.

Oh, je ne doute point de ſa probité, elle eſt peinte ſur ſon viſage ; il a l'air & les manieres d'un homme de naiſſance.

LUCAS.

Ca eſt vrai, Mlle. Liſette ; mais, morgué, y a des parſonnes qui avont des phiſionomies bian trompeuſes.

LISETTE.

Pour moi, je n'ai ſur Dorante aucun fâcheux ſoupçon.

LUCAS.

Tant mieux. Hoçà, Mlle. Liſette, vous ſçavais bian tout ce que je vians de vous dire ; mais ventrebille, vous ne ſçavais pas tout.

LISETTE.

Que ſçais-tu encore, Lucas ?

LUCAS.

Regardez-moi bian fixiblement. A marveille. Devinais-vous queuque choſe ?

EISETEE.

Non. Que veux-tu dire ?

LUCAS.

Vous ne devinais rian ! vous me trompais, Mlle. Liſette, vous êtes trop éveillée, trop fene, pour ne pas voir que je trépaſſe d'amour pour vous.

LISETTE.

Quoi ! tu m'aimes ?

LUCAS.

La tête m'en torne ; mais votre ſurprinze eſt-elle de joye, ou de triſteſſe ?

LISETTE.

Vraiment, Lucas, je ſuis charmée de ce que tu m'aprens.

LUCAS.

Me vla le plus heureux Jardinier du Village. Aprenais que depis long-tems, je renfermions ſt'amour-là, & que ſans ſti-là de Dorante, je n'aurions jamais oſé vous le dégoiſer. Tatigué, que je venons de nous tirer une tarrible épene du pied ! vous m'aimais, je vous aime, & je nous aimons ; queu

raviſſement ! ne ſongeons pus qu'à nous bian aimer, & à conduire, chemin faiſant, l'amour de Dorante à bonne fin. A ne vous point mentir, je ſis un tante coëffé de ce Gentilhomme-là ; ſa contenance m'a plû d'abord ; une parſonne de rian n'a pas une mene ſi revenante, des manieres ſi agriables, & ne fait point de ſi biaux préſens. Lucile & li ſe conv:andront par marveille ; c'eſt un mariage fait & le nôtre par-deſſus le marché.

LISETTE.

Tu vas bien vîte : ſçavons-nous ſi Mr. & Madame Mondor ſont diſpoſés à marier leur fille ?

LUCAS.

Pourquoi la garderiont-ils ? n'eſt-alle pas faite pour le *conjungo ?*

LISETTE.

Que ſçais-je ? Malgré l'empire que j'ai acquis ſur leur eſprit, je crains de voir échouer notre projet.

LUCAS.

Vous êtes trop craigneuſe ; tout ira bian.

LISETTE.

Sur quoi fondes-tu cette eſpérance ?

LUCAS.

Pargué, ſur la raiſon. Acoutez : Mlle. Lucile n'a que ſeize ans, alle ſort du Couvent, où alle n'a pû faire d'inclination, drès qu'alle verra Dorante, alle en deviendra folle. Dorante ira & viendra, il écrira, alle répondra. Le pere & la mere s'aparcevront de queuque manigance, ils eſpionneront leu fille, ils la ſurprendront cauſant avec Dorante ; auſſi-tôt de faire tapage d'un côté ; de l'autre de pleurer, ſe lamenter, ſe déſeſpérer. Qu'arrivera-t'il ? la crainte de rendre défunte une fille unique, avant d'être pourvûe, les fera bailler dans le paniau, on les marira, & je nous marirons, pour enjoliver leu nôce ; ça eſt clair comme le jour.

LISETTE.

Oh ! très-clair.

LUCAS.

N'en riais pas : j'ons, morgué, ſous ce chapiau, autant de çarvelle qu'il y en a ſous votre cornette. Ne laiſſons pas traîner les choſes, allons faire à Lucile la premiere ouvarture de l'amour de Dorante .... Mais le veci.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

PArgué, Monſieur Dorante, je parlions de votre affaire.

LISETTE.

Pourquoi paroiſſez-vous ici ?

DORANTE.

Pour aprendre . . . .

LISETTE.

Demeurez tranquille ; vos intérêts ſont en bonnes mains.

LUCAS *tendant la main.*

Je vous ſarvons de tout notre cœur.

DORANTE.

En quel état ſont les choſes ?

LUCAS.

Tout comme ce matin.

DORANTE.

Mon impatience eſt extrême.

LUCAS.

J'allons doucement, mais je ne nous arrêtons point.

LISETTE.

Vous ſçaurez aujourd'hui votre deſtinée.

DORANTE.

Puiſſe-t'elle s'accorder avec mes déſirs ! je viens d'apercevoir Lucile, qu'elle a de charmes ! ah ! Liſette, ſi tu voulois, je pourrois moi-même lui déclarer que ſes beaux yeux ont fait naître dans mon cœur la paſſion la plus vive & la plus conſtante.

LISETTE.

Je lui dirai tout cela. Sortez, Monſieur, je vous en conjure, je crains que vous ne ſoyez vû.

LUCAS *tendant la main.*

Tandis que vous nous amuſais, je n'avançons rian.

DORANTE.

Je pars . . . . Mais, ma chere Liſette, puis-je me flater

de l'eſpérance que tu m'as fait concevoir ?

LUCAS.

N'en ayez point doutance. Rian ne ſe fait dans la maiſon, que par le canal de Liſette ; alle mene la fille, le bon homme & la bonne femme par le nez : alle eſt leu précepteur, leu intendant, leu maître enfin.

LISETTE.

Sortez.

DORANTE.

Ah ! Liſette, je crains que tu ne t'imagines que je te trompe.

LISETTE.

Nous n'avons point de ſoupçons.

LUCAS.

Je ſommes tous deux coëffés de votre figure.

DORANTE.

Ma famille eſt très-connue de Monſieur & de Madame Mondor ; ſi ma paſſion eſt agréable à la belle Lucile, je ſuis le plus heureux des hommes. Je ne veux devoir ſa main qu'à ma tendreſſe. Mon pere ſera charmé qu'en revenant d'Italie couvert de gloire, à deux lieuës de Lyon, j'aye fait une conquête ſi digne de mon cœur.

LISETTE.

Encore une fois ; ſortez.

LUCAS.

Que les amoureux ſont tenaces !

DORANTE.

Adieu. Je viens d'arrêter des Chanteurs & des Danſeurs ; qui paſſoient par ici, ils préparent une Fête pour ce ſoir.

LISETTE.

Une Fête ! que vous ſçavez bien la façon de vous inſinuer dans le cœur d'une fille !

LUCAS.

Tatigué que j'aurons de plaiſir !

DORANTE.

Songez tous deux que votre fortune eſt faite ſi.....

LUCAS *tendant la main.*

Morguene, j'y comptons bian.

Dorante tire ſa bourſe.

LISETTE.

J'entens quelqu'un.

LUCAS.

C'eſt notre vieille Maîtreſſe.

LISETTE.

Mr. Mondor la ſuit.

LUCAS *prend la bourſe, pouſſe Dorante dehors, & le ſuit.*

Eh vîte, vîte, fuyais.

LISETTE.

Nos vieilles gens me paroiſſent en conférence ſérieuſe : écoutons leur converſation.

SCENE III.

Mr. MONDOR, Mde. MONDOR, LISETTE *écoutant.*

MONDOR.

OUi, Madame, Lucile eſt en âge d'être pourvûë.

Mde. MONDOR.

C'eſt à ce deſſein-là, Monſieur, que je l'ai fait ſortir du Couvent.

MONDOR.

Toujours de la ſympatie entre nous, ma chere bonne maman.

Mde. MONDOR.

Nous pouvons l'établir aſſez avantageuſement, & lui donner une dot conſidérable.

MONDOR.

Depuis plus de quarante ans que nous ſommes enſemble, j'ai beaucoup augmenté notre fortune.

Mde. MONDOR *en colére.*

Mon œconomie n'y a pas mal contribué.

MONDOR.

Ne vous échauffez pas, mamour. Parlons d'autre choſe. Aprenez ſur qui j'ai jetté les yeux pour en faire notre gendre.

Mde. NONDOR.

Ce ſoin me regarde, & mon choix eſt fait.

LISETTE *à part.*

Je ne m'attendois pas à ce coup-là.

MONDOR *en colere.*

Je penſe que c'eſt moi qui doit choiſir un Epoux à ma fille,

fille ; & celui que je lui deſtine eſt notre ami Dorimon.

Mde. MONDOR.

Calmez-vous, mon poulet, c'eſt à lui que je l'ai promiſe. Mais ils ſont deux freres, auquel comptez-vons la donner ?

MONDOR.

Au plus digne, à l'Elu.

Mde. MONDOR.

Moi, je la donne au Marquis.

MONDOR.

J'attens l'Elu, c'eſt lui pui l'emportera.

Mde. MONDOR.

Tarare !

LISETTE *paroiſſant.*

Tarare, à mon tour ! Vous ne ſçavez tous deux ce que vous faites : c'eſt moi qui veux marier Mademoiſelle votre fille ; elle eſt jeune, aimable, il lui faut un époux beau, bienfait, alerte, raiſonnable, & qui lui plaiſe. Je veux qu'elle ſoit ſage, & il eſt trop difficile de l'être quand on eſt mal pourvû : le ſeroit-elle bien avec un petit-Maître ſurannè, ou un vieil Elu qui ne feroit auprès d'elle que ce qu'il fait à l'Audience ?

MONDOR.

Ma mie, je grille de reprimer vos impertinences.

Mde. MONDOR.

Vos façons d'agir me ſont fort à charge.

LISETTE.

Fâchez-vous tant qu'il vous plaira, mais je ne ſouffrirai point que vous faſſiez des ſottiſes.

Mr. & Mde. MONDOR.

Nous vous donnerons votre congé.

LISETTE.

Je le prends de moi-même ; adieu.

MONDOR *bas à Mde. Mondor.*

Ne la renvoyons pas, elle a du bon ; ſon affection pour nous eſt ſans bornes, il faut lui paſſer quelque choſe.

Mde. MONDOR.

J'y conſens, mon fils ; à notre âge, nous avons beſoin auprès de nous de quelqu'un qui connoiſſe notre tempérament. Liſette ?

LISETTE.

Plait-il, Madame ?

Mde. MONDOR.

Venez-ça. Nous vous gardons ; mais c'eſt à condition que vous ne vous mêlerez plus de nos affaires.

LISETTE.

Je ne reſte qu'à condition de m'en mêler plus que jamais.

MONDOR.

Liſette, vous .... rentrons, ma poule, elle nous échaufferoit trop la bile.

SCENE VI.

LISETTE *ſeule.*

JE ſuis fort embarraſſée ; ces gens-ci voudront l'emporter, & Dorante ſeroit la dupe des promeſſes que je lui ai faites. Non, il ne ſera pas dit que Liſette aura cédé. Armons-nous de courage, n'abandonnons point Lucile ; elle mérite d'être heureuſe, elle le ſera .... La voici.

SCENE V.

LUCILE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

OUi, Mademoiſelle, j'ons queuque choſe à vous aprendre, qui vous rendra bien aiſe. Vous commencez à m'acouter. Tatigué, la douce nouvelle que j'allons vous dégoiſer !

LUCILE.

Eh bien, qu'eſt-ce, Lucas ? parle donc.

LUCAS.

C'eſt, ne vous déplaiſe, qu'un Gaillard bian torné, qu'on nomme un amoureux, pard ſon eſprit en votre faveur.

LISETTE.

Ah ! Lucas, il y a bien d'autres nouvelles. Que je vous plains, ma chere maîtreſſe, vous allez devenir la femme d'un époux ridicule, Mr. & Mde. Mondor s'accordent ſur ce

point, ils ne ſont en diſpute que ſur la préférence.

LUCAS.

Queulle trahiſon ! oh, pargué, la parférence eſt pour ſtilà que j'avons à vous bailler, dame, c'eſt du nanan, demandez à Liſette ; j'ons tous deux commiſſion de vous en marmotter queuque paroles.

LISETTE.

Oui, Mademoiſelle, vous êtes adorée d'un Cavalier tout charmant, & je me ſuis chargée de vous faire agréer ſa reſpectueuſe paſſion.

LUCILE.

Vous vous oubliez, Liſette, de me faire une pareille propoſition ! aprenez que c'eſt à mes parens à diſpoſer de mon cœur.

LISETTE.

De la main, paſſe ; mais le cœur n'eſt pas de leur compétence.

LUCILE.

Non, puiſque le mien s'eſt donné, ſans leur aveu.

LUCAS *à part.*

Sans leur aveu ; adieu notre forteune.

LISETTE.

Mon étonnement eſt extrême ! Quoi, depuis huit jours que vous êtes ſortie du Couvent, vous avez toujours été renfermée dans cette campagne ; vous n'y avez vu que vos parens, ou vos domeſtiques, & votre cœur n'eſt plus à vous !

LUCAS.

Mademoiſelle aura fait queuque ſonge, qu'alle aura pris pour une rialité.

LUCILE.

L'aimable illuſion, ſi c'en eſt une ! je ne ceſſe de ſoupirer, je ſens de douces émotions, mille idées charmantes rempliſſent mon eſprit ; mon ame eſt toujours agitée, & rien n'eſt ſi agréable que ſon trouble : je m'imagine, Liſette, que cela ne peut être que l'effet d'une paſſion naiſſante.

LUCAS.

Pargué, vous rêvez bian farme.

LISETTE.

Une paſſion naiſſante ! *à part.* S'aviſeroit-elle d'aimer Lucas ?

LUCAS *à part.*

Je ſommes aſſez bian garçon.... peut-être....

LUCILE.

Ma vûë s'eſt fixée ſur le jeune homme le plus aimable ; ſes yeux, en dépit de moi-même, ont enlevé mon cœur.

LISETTE *à part.*

C'eſt Lucas.

LUCILE.

Il ignore mon amour ; mais il m'a fait comprendre le ſien, par des regards ſi touchans, que je ne dois pas douter de la ſincérité de ſes ſentimens.

LUCAS *à part.*

J'ons toujours les œuils ſur alle, c'eſt pour nous qu'alle en tiant.

LISETTE.

Faites-moi du moins le portrait d'un Cavalier ſi accompli.

LUCILE.

Il a la taille de Lucas.

LUCAS *à part.*

Elle m'adore. *haut.* Mademoiſelle, nommez-nous le fortuné vivant qui vous inſpire tant d'amour ; morgué, je n'en ſerons pas ingrat ; je ſçavons nous taire.

LISETTE *à part.*

Eſt-ce qu'il l'aimeroit auſſi ?

LUCILE.

Comment le nommerois-je ? Hier, pour la premiere fois, je le vis promener autour de notre maiſon, je l'ai revû ce matin ; c'eſt tout ce que je puis t'en aprendre.

LISETTE *à part.*

Je reſpire !

LUCAS *à part.*

Que me vla camus !

LISETTE.

Vous aimez Dorante, celui de qui nous avions à vous parler.

LUCAS.

Et ſtilà que vous aimais, vous aime comme un pardu ; mais il faut bailler un croc-en-jambe à nos autres amoureux.

LUCILE.

Comment s'y prendre ?

LUCAS.

C'a n'eſt pas mal-aiſé. Dites-leu que ſi l'un d'eux eſt aſſez aſé pour vous épouſer maugré vous, que vous li ferais voir

biau jeu, que vous ferais ceci d'un côté, que vous ferais ça de l'autre; mentais biaucoup, en attendant que vous pissiais rendre tout ça vrai.

LISETTE.

J'imagine un sûr moyen . . . .

LUCAS.

Chut, j'aviſe Dorante. *A Dorante.* Jaſais avec la prétendue, épuiſais votre loquence, pendant que j'allons faire le guet de peur de ſurprinze. *Il ſort.*

SCENE VI.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE *bas à Liſette.*

AH! Liſette, comment pourrai-je cacher mon trouble!

DORANTE.

Mademoiſelle, je ne ſerois pas excuſable de m'offrir à vos yeux, ſans avoir l'honneur d'être connnu de vous, ſi je n'y étois amené par l'eſtime, le reſpect, & l'amour le plus tendre.

LISETTE.

En faveur de vos ſentimens, on excuſe votre témérité.

DORANTE.

Hier, Mademoiſelle, dès que mes regards eurent rencontré les vôtres, de ſi charmans tranſports s'emparerent de mon ame, que mon cœur fut auſſi-tôt plus à vous qu'il ne le ſera jamais à moi-même.

LISETTE.

On vous apperçut, on remarqua votre trouble, il en cauſa; vous n'êtes point à plaindre.

DORANTE.

Daignez, Mademoiſelle, confirmer le bonheur dont me flatte Liſette; un mot de votre belle bouche va me rendre le plus heureux des mortels.

LUCILE.

Monſieur, je n'entends point le langage des amans: mon devoir me défend d'y répondre; cependant je vous écoute, je laiſſe parler Liſette & mon cœur . . .

SCENE VII.

Mr. & Mde. MONDOR, LUCILE, DORANTE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS *accourant.*

TOut eſt pardu, veci Mr. & Mde. Mondor.

LISETTE.

Ne vous décontenancez point, je vous tirerai de ce pas-ci.

MONDOR.

Que demande Monſieur ?

LISETTE.

Rien ; il eſt Philoſophe, Poëte, Muſicien, Homme de Robe, Officier, Médecin, & Petit-Maître ; il eſt tour à tour, poli, groſſier, ſpirituel, ſot, amuſant, ennuyeux, doux, grondeur, ingrat, magnifique, libéral, avare, vertueux, débauché, pere, fils, maître, valet, & tout ce que l'on veut.

MONDOR.

Quel diable d'homme eſt-ce donc-là ?

LISETTE.

Un Comédien ; on l'envoye vous donner une Fête ; vous devinez bien de quelle part.

MONDOR.

Oui, de la part du Marquis ; il eſt galant.

Mde. MONDOR.

Non, non, c'eſt de celle de l'Elu. *à Dorante.* En quoi conſiſtera votre Divertiſſement ?

DORANTE.

En danſes, en chants.... *à Liſette.* Tu as de l'eſprit.

Mde. MONDOR.

Je voudrois quelque morceau tragique, j'ai beaucoup de plaiſir à pleurer.

MONDOR.

Oui, vive la Tragédie ! on y fait ronfler les vers ; les Acteurs ouvrent de grands bras, roulent de gros yeux ; ils ſe débattent, & crient comme des poſſedés....

DORANTE.

Il eſt impoſſible de vous contenter ; je n'ai amené que des Danſeurs, des Chanteurs & des Symphoniſtes.

LISETTE.

On ne vous demande que quelques lambeaux.

Mde. MONDOR.

Faites comme vous l'entendrez, mais il me faut du tragique.

MONDOR.

J'en veux auſſi.

DORANTE *à Liſette.*

Dans quel embarras me jettes-tu ?

LISETTE *à Dorante.*

Ne les contrediſez pas, voilà depuis quarante ans la premiere fois qu'ils ſont d'accord. *Haut.* Donnez-nous l'*Enlevement d'Helene* ; c'eſt une Tragédie en cinq Scenes, où il ne faut que trois Acteurs, & comme elle eſt courte, ſi elle ennuye, elle n'ennuira pas long-tems. D'ailleurs on vous paſſera bien des choſes, en faveur de l'impromptu.

DORANTE *à Liſette.*

Vous n'y penſez pas.

LISETTE.

Pardonnez-moi : cette Piéce eſt connuë de tout le monde ; chargez-vous du Rôle de *Ménélas.*

DORANTE *à Mr. & Mde. Mondor.*

Je ſerois charmé de vous ſatisfaire, mais je n'ai point d'habit convenable, pour . . . .

MONDOR.

Je vous en promets un : j'ai encore celui qui me ſervit jadis à repréſenter Samſon, dans une Tragédie de mon Collége : je n'avois que quinze ans alors.

Mde. MONDOR.

Vous n'avez plus de difficulté.

LISETTE.

Allez tout préparer.

SCENE VIII.

MONDOR, Mde. MONDOR, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

MR. l'Elu veut nous prouver qu'il eſt encore galant.

Mde. MONDOR.

Vous vous trompez ; cela ne peut venir que du Marquis ; les gens de Robe craignent trop la dépenſe.

LISETTE.

Pour terminer le differend, accordez Lucile à celui qui donne le Cadeau.

MONDOR.

Je le veux bien. *à part.* Ce ne peut être que l'Elu.

Mde. MONDOR.

J'y conſens. *à part.* Car c'eſt ſurement le Marquis. Rentrons mon cher bonhomme : allons nous repoſer, en attendant que la Fête commence.

SCENE IX.

LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

VEcy venir un homme bian vêtu, qui m'a l'air d'être un de nos Epouſeux.

LISETTE *mettant ſon tablier à Lucile.*

C'eſt ſans doute le Marquis? Il ne vous connoît pas?

LUCILE.

Non, mais comment l'éconduire ?

LISETTE.

Laiſſez-moi faire, mettez mon tablier, & ſongez que vous êtes une jeune perſonne, ſans expérience.

LUCAS.

Queulle manigance !

LISETTE.

Vous voilà ma Suivante. Liſette, un miroir ? Je ſuis bien

mal coeffée aujourd'hui ; racommodez ce ruban . . . vous ôtez mon rouge. Donnez-moi des mouches ; atachez là une épingle. . . . vous me piquez. . . . que fais-tu là, Lucas ? vas travailler à ton jardin.

LUCAS.

Vous êtes ma maîtreſſe, mais non pas pour me bailler des ordonnances. Je voulons voir votre Comédie. Chut, veci l'original.

SCENE X.

LE MARQUIS, ACTEURS SUSDITS.

LE MARQUIS *à Liſette.*

LA brillante perſonne ! quels yeux vifs ! je ne comptois trouver qu'une figure bourgeoiſe, & je vois un air charmant, des graces, des manieres. Parbleu, je ſuis homme à bonnes fortunes juſques dans le mariage.

LUCAS.

An prendroit ce vieillard pour un jeune homme.

LUCILE.

Vous êtes Monſieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, mon enfant . . . . tu es gentille !

LUCILE.

Vos façons nobles & galantes m'ont fait vous deviner d'abord ; le métite ne m'échappe jamais.

LE MARQUIS *tirant ſa bourſe.*

Je dois récompenſer ta pénétration. J'aime les Soubrettes que l'on peut ſoupçonner d'avoir de l'eſprit.

LUCAS.

Drès qu'on vous a nommé, zeſte, j'ons itout deviné que vous êtes le Marquis.

LE MARQUIS *lui donnant.*

Pour un Payſan, tu as une aſſez bonne phiſionomie, tu parviendras. *à Liſette.* Pardon, Madame, ſi je me ſuis diſtrait un moment du ſoin de vous admirer. Que vous m'annoncez d'heureux jours ! je ſens couler dans mon ame la plus précieuſe volupté ; tout en vous m'enchante ; mais j'ai quelque ſcru-

pule de vous épouſer, car vous méritez d'être adorée.

LISETTE.

En verité, Marquis, vos airs de Cour, vos façons aiſées, & ces jolis riens que vous débitez ſi galamment, me divertiſſent. Vous comptiez ne trouver en moi qu'une ſimple bourgeoiſe, qu'une Agnès; vous trouvez une perſonne qui joint de l'eſprit a des charmes : votre opinion gagne furieuſement à tout cela. Je ſuis fort du goût d'être adorée, vous m'en trouvez digne, eh bien un homme de la ſorte ne peut me déplaire, & je vous reçois au nombre de mes adorateurs.

LE MARQUIS.

Cet avantage doit me flater infiniment.

LUCAS *à Liſette.*

Voici l'autre épouſeux; je ſommes pardus.

LISETTE *à part.*

J'ai beſoin de tout mon eſprit . . . je forme un projet . . . Ecoutez. *Elle parle bas à Lucile.*

LUCILE *à Liſette.*

Je te ſeconderai.

LE MARQUIS *à part.*

Que vois-je ? mon frere ! que vient-il faire ici ? Ecoutons.

SCENE XI.

L'ELU, LE MARQUIS, LUCILE, LUCAS.

L'ELU.

A quelle de vous deux eſt Mlle. Lucile, que je lui faſſe la révérence ?

LUCAS.

Qu'il a l'air & le ton gniais !

LISETTE.

C'eſt moi, Monſieur, pouvez-vous vous y méprendre ? *à Lucile.* Va promptement. *Lucile ſort.*

L'ELU.

Oh, je me doutois bien que c'étoit vous, mais je voulois en être aſſuré par votre jolie bouche, avant de vous annoncer le ſujet de ma viſite. Je me nomme Monſieur Dorimon, Ecuyer, revêtu de la Charge honorable d'Elu. . . . n'eſt-ce point là

mon frere ? eh, oui ! que faites-vous céans ?

LISETTE.

Cela ſe devine ſans peine ; il vient pour m'épouſer.

L'ELU.

Vous épouſer !

LE MARQUIS.

Quoi cela vous étonne ?

L'ELU.

Oui, vraiment ; car, ne vous déplaiſe, je viens auſſi pour épouſer Mademoiſelle, moi ; nous voilà deux : comment ferons-nous ?

LUCAS.

Pargué, Meſſieurs, tirais à la courte-paille.

LE MARQUIS.

Je ne crois pas mon frere, que vous oſiez tenter de le diſputer au Marquis de Bois-ſec.

L'ELU.

Ne vous flattez pas de l'emporter ſur le Doyen des Elus de Beaujeu ; je ſuis votre cadet, mais ce n'eſt pas en mérite.

LUCAS.

Eh, morguene, point de tapage : cela ne ſeroit point biau que deux freres s'entre-mangiſſions le blanc des œuils ?

L'ELU *à Liſette.*

Tel que vous me voyez je ſuis un bon parti : car je n'ai qu'un fils, qui ſert en Italie, & que je crois défunt, parce qu'il ne m'écrit point.

LE MARQUIS.

Moi, je ſuis encore plus riche que mon frere. Conſiderez-moi bien. Je joins au teint fleuri d'un Abbé, la ſanté d'un jeune Mouſquetaire. Juſques ici l'on m'a vû léger comme un papillon, changer tous les jours d'objet ; mais je veux être fixé, & je compte que vous aurez cette gloire-là.

LUCAS.

Ventregoi, que vla un biau marle !

LISETTE.

Malgré la vivacité de vos ſentimens, à peine tout votre cœur ſuffira-t'il pour m'aimer.

L'ELU.

Ma Charge vous rendra la plus belle Dame du lieu.

LUCAS.

Et ſa femme le rendra le mari le plus remarquable de la Ville.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'empreſſement de porter le glorieux nom de Madame l'Elue. Je crois que nous vivrons bien enſemble. Je vous avertis que je ne ſerai point de ces femmes dociles, par temperamment, qui fuyent les plaiſirs par indolence, de ces ſtatues qui ne ſortent point de chez elles, & qui craignent également le froid & le chaud. Je ſuis la pétulence même; je ne puis reſter en place. Je veux aller, venir, recevoir grand monde, tenir table ouverte: vous aurez ſoin qu'elle ſoit tous les jours ſervie délicatement, & jamais deux fois la même choſe, l'uniformité me feroit mourir. Nous jouerons, nous danſerons; nous rirons, nous chanterons, nous chaſſerons, nous concerterons. Oh, je ferai déguerpir votre humeur taciturne. Allons, réveillez-vous, de la joye.

L'ELU.

Oh! dame, pour de la joye vous en aurez avec moi; l'on étouffe de rire, dès que l'on me regarde.

LISETTE.

Je le penſe de même, & vous Marquis?

LE MARQUIS.

Votre caractére m'enchante. Je luis, comme vous, l'ennemi juré de la ſolitude; le grand monde eſt mon élement, quand votre bien, que je crois conſiderable, ſera joint à mes revenus, nous ferons une figure très-brillante.

L'ELU.

Si vous aimez les beaux habits, allez, allez, je vous en ferai porter.

LUCAS.

An vous en fera porter itou.

LE MARQUIS.

Décidez donc entre mon frere & moi, & ne balancez pas.

L'ELU.

Je vois bien que je vous plais, moi, car vous ne me regardez qu'en riant.

LUCILE *revenant.*

Mademoiſelle on vous demande.

LISETTE.

Que me veut-on? . . . Parlez haut, je n'ai rien de caché pour ces Meſſieurs.

LUCILE.

C'eſt ce Lapidaire à qui vous devez dix mille francs, à

l'inſçu de Mr. & de Mde. Mondor.

L'ELU *à part.*

Dix mille francs!

LE MARQUIS.

Diable!

LISETTE.

Il eſt bien exact, ſon billet n'eſt échu que de ce matin.

LUCILE.

Votre Marchand d'Etoffes eſt auſſi-là, il jure de ne point s'en aller qu'il ne ſoit payé.

LISETTE.

Dis-leur, à tous deux, que je me marie demain, & qu'ils attendent deux jours.

L'ELU *à part.*

Quelle dépenſiere! elle me ruineroit en moins d'un an.

LE MARQUIS *à part.*

Tu dieu! on diſoit qu'elle ſortoit du Couvent.

LUCILE.

Voici deux Lettres que l'on vient de recevoir pour vous.

LISETTE.

Voyons.. celle-ci eſt de la Préſidente.... elle me demande les cinquante louis qu'elle me gagna hier ſur ma parole, belle bagatelle! Celle-ci eſt plus intéreſſante; elle eſt de la Comteſſe. *Elle lit.*

„ Je donne ce ſoir à ſouper, je t'y invite, ma chere bon-
„ ne, la compagnie t'amuſera. Cinq ou ſix de nos Soupirans
„ doivent s'y rendre; & au ſortir de table, nous irons au Bal
„ chez la Marquiſe; on compte ſur toi: ne te fais pas atten-
„ dre. *Au Marquis & à l'Elu.* Meſſieurs, je me flatte que vous me donnerez la main, & que nous ne nous quitterons pas de la nuit.

LE MARQUIS.

Aſſurement; en attendant l'heure de partir, permettez que je vous faſſe la réverence. *à part.* Quelle commere!

L'ELU.

Je ſuis auſſi le plus humble des vôtres. *à part.* Quelle dégourdie!

LUCAS.

Bon voyage, mes Gentils-hommes,

SCENE XII.

LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

EH bien, Mademoiſelle, êtes-vous contente de moi ?

LUCILE.

Tu es impayable : mais je ne ſuis pas ſans inquiétude, je crains la colere de mon pere, & l'opiniâtreté de ma mere.

LUCAS.

Songeais que vous êtes ſous notre protection, & ne tremblais pas.

LISETTE.

Je vais m'informer de ce qui ſe paſſe, & voir ſi Dorante eſt prêt; mais voici Monſieur & Madame Mondor qui accourent. *Elle s'enfuit.*

LUCILE.

Je frémis.

SCENE XIII.

MONDOR, Mde. MONDOR, LUCILE, LUCAS.

Mde. MONDOR.

COmment avez-vous donc reçu ces Meſſieurs, petite fille? Ils s'en vont ſans avoir pris congé de nous ?

LUCILE.

Je leur ai parlé ſuivant les ſentimens que j'ai dans le cœur.

Mde. MONDOR.

Ce ſont ceux que j'ai dans le mien qu'il faut ſuivre.

MONDOR.

C'eſt à moi que vous devez obéir.

LUCILE.

Je ne peux vous contenter tous deux à la fois.

Mde. MONDOR.

Comment, petite ſotte, vous raiſonnez !

MONDOR.

Vous oſez me contredire !

LUCAS.

Pour de vieilles gens, vous avais, morgué, encore une tarrible poitrine.

SCENE XIV.

LISETTE, *Acteurs précédens.*

LISETTE.

Quel vacarme vous faites! on vous entend du Village.

LUCAS.

Place, place; vla nos Tragédiens qui venont.

LISETTE *à Lucile.*

Nos Concurrens ſçavent que nous les avons joués.

LUCILE.

Que m'apprens-tu ?

LISETTE.

Nous nous en tirerons bien. *L'Orcheſtre joüe.*

L'ENLEVEMENT D'HELENE,

TRAGEDIE,

EN CINQ SCENES.

ACTEURS.

MENELAS, *Roi de Sparte*, M. Poiſſon.
LE'DA, *Mere d'Helene*, M. Monmeni.
DORIS, *Confidente du Roi & de Léda*, M. Fleury.

SCENE PREMIERE.

MENELAS, DORIS.

DORIS.

QUoi, tandis que chacun s'abandonne aux plaiſirs,
Que tout ſemble en tous lieux prévenir vos déſirs;
Vous ſoupirez, Seigneur! une triſteſſe extréme
Ternit, ſur votre front, l'éclat du Diadême!
Quelle ſombre vapeur vous offuſque aujourd'hui?
Doit-on voir Ménélas victime de l'ennui;
Les genoux tremblottans, les yeux baignés de larmes;
La main ſur le viſage & le cœur plein d'allarmes?

ME'NE'LAS.

Hélas!

DORIS.

Ne tardez plus à m'ouvrir votre cœur.

ME'NE'LAS.

Daignez, ô juſtes Dieux, détourner ce malheur!

DORIS.

Quel malheur, dites-moi, menace votre vie ?
Dans votre heureuſe Cour, le Prince de Phrigie,
Pâris mene avec lui les plaiſirs & les jeux ;
Tous les jours ſont marqués par ſes ſoins généreux.
Anjourd'hui même encor, vous ſçavez qu'une Fête
Dans les vaiſſeaux Troyens, par ſon ordre s'aprête :
La Reine votre épouſe, & ſa mere Léda
Y doivent aſſiſter.

MENELAS.

Ciel ! que me dis-tu-là ?
C'eſt tout ce que je crains.

DORIS.

Eh ! calmez votre peine.

MENELAS.

Ecoute, & tu verras ſi ma frayeur eſt vaine.
Tu ſçais que, quelquefois, las des ſoins de la Cour,
J'aime à me dérober à l'éclat du grand jour.

DORIS.

Je le ſçais.

MENELAS.

Ce matin, dans la Forêt prochaine,
Je tenois, en rêvant, une route incertaine,
Lorſqu'un Cerf, en fureur, venant fondre ſur moi,
Pour la premiere fois m'a fait ſentir l'effroi.
J'ai frémi ; mais bientôt rapellant mon courage,
J'ai ſaiſi, par le front, cet animal ſauvage ;
Je frappe, il ſe débat ; long-tems, entre nous deux,
La victoire balance, & le ſort eſt douteux.
Il m'attaque trois fois, trois fois je le repouſſe.
Le ſang coule, à longs flots, ſur l'herbe & ſur la mouſſe.
Enfin, par mes efforts, prêt d'être culbuté,
Le Cerf a pris la fuite, & ſon bois m'eſt reſté.

DORIS.

Quoi, vous vous arrêtez à ce foible préſage !
Que la raiſon chez vous reprenne ſon uſage,
Seigneur ; de vains ſoupçons, votre cœur combatu,
D'Helene, ſans ſujet attaque la vertu.
Tant d'attraits dont le Ciel vous comble ſans meſure,
Ce teint vif & brillant, cette aimable figure,

Cette taille charmante & cet air enchanteur,
Vous rendent pour jamais le maître de ſon cœur.

ME'NE'LAS.

Je l'avouerai, Doris, oui, ſans que je me flâte,
Certain air de grandeur dans ma perſonne éclate ;
Mais Páris, ce nom ſeul m'inſpire de l'effroi.
Páris s'eſt, par les yeux, expliqué devant moi ;
J'ai ſurpris ſes regards attachés ſur ma femme.
Doris, pour apaiſer le trouble de mon ame,
Va, cours, dis à Léda qu'elle ſe garde bien
D'aller avec Hélene aux vaiſſeaux du Troyen.

SCENE II.

ME'NE'LAS *ſeul.*

J'Aurois beaucoup mieux fait de prendre cette peine ;
Mais il eſt à propos qu'en Héros de la Scene,
Dans un long ménologue exhaltant ſon dépit,
J'attende dans ce lieu qu'on me faſſe un récit.
Ainſi, pour quelque tems, parlons-nous à nous-même.
Inſenſé, Ménélas, quelle folie extrême
De te perſuader, ſur un vain incident,
Que ton honneur doit craindre un péril évident.
Mais quel revers fatal ! par un effet étrange,
Ma tête devient lourde & le front me démange.
Je ne puis plus douter du malheur que je crains ;
Tu m'en donnes, ô Ciel ! des ſignes trop certains.

SCENE III.

ME'NE'LAS, DORIS.

ME'NE'LAS.

QUoi, déja de retour ! Doris, quelle nouvelle ?

DORIS.

Quelle eſt terrible, hélas ! votre épouſe fidelle,

Dans les bras du Troyen . . . .

MENELAS.

Quoi ! ma femme auroit pu . . .

DORIS.

Oui, Seigneur, & Pâris vous a fait . . .

MENELAS.

Que dis-tu ?

DORIS.

Je ne puis achever ce récit trop funeſte . . .
Mais j'aperçois Léda, qui vous dira le reſte.

Elle ſort.

SCENE IV.

MENELAS, LEDA.

MENELAS.

O Noirs preſſentimens ! malheurs trop avérez ?
Ah ! Léda, qu'avez-vous ? ſur quel ton vous pleurez !

LEDA.

Jugez, à ce mouchoir, tout trempé de mes larmes,
Du triſte événement qui cauſe mes allarmes.
L'avez-vous pû ſouffrir, ô Dieux ! ô juſtes Dieux !
Ecoûtez, en voici le détail odieux.
Le Soleil . . .

MENELAS.

Attendez un peu que je m'ajuſte ;
Car il faut que je ſois dans l'attitude auguſte
D'un Monarque attentif. M'y voilà, commencez.

LEDA.

Le Soleil conduiſoit ſes chevaux harraſſez
Dans le ſein de Thétis : la nuit, avec ſes voiles,
Deſcendoit dans un char environné d'étoiles ;
Quand votre épouſe & moi, conduites par l'eſpoir
D'aſſiſter à des Jeux qu'on nous preſſoit de voir,
Nous allâmes au Port. Quelle image riante !
Quel ſpectacle flâtteur à mes yeux ſe préſente !
Pâris, d'un air galand, vient au-devant de nous.
Belle Reine, dit-il, cette Fête eſt pour vous :
Venez ſur mes vaiſſeaux ; l'amour & la victoire

D'un triomphe éclatant, vons promettent la gloire.
Sans craintes, ſans ſoupçons, nous y portons nos pas.
Ma fille la premiere y monte; mais, hélas!
Lorſque je veux la ſuivre, une main criminelle
M'arrête bruſquement & me ſépare d'elle:
Hélene toute en pleurs, dans les bras de Pâris,
S'agite, ſe débat, remplit l'air de ſes cris.

ME'NEL'AS.

Qu'entens-je? juſte Ciel! ... Continuez, Madame.

LE'DA.

Une ſeconde fois, pour ſauver votre femme,
Je cherche à la rejoindre; inutiles efforts!
Un barbare Troyen, me prenant par le corps,
Me rejette à vingt pas. De ma cymare bleuë,
L'inſolent, ſans reſpect, a déchiré la queuë.
Ma Fille cependant veut fuir, on la ſaiſit;
Elle prie, on eſt ſourd; elle pleure, on en rit;
Sa force l'abandonne, elle tombe abatuë,
Son Raviſſeur l'aproche & l'embraſſe à ma vûë.

ME'NE'LAS.

Pâris m'outrage donc! le traître! le boureau!
Eſt maître... ah! ſur mes yeux, Ciel! mettez un bandeau.
Mille égards ont prouvé mon amitié ſincére
A l'injuſte Pâris, en voilà le ſalaire.

LE'DA.

Ne ſoyez point ſurpris de ces retours piquans,
La nature en produit des exemples fréquens.
L'enfant dévenu fort, mord le ſein qui l'alaite;
Le vers ronge le bois qui lui ſert de retraite;
Le lierre & le pampre étouffent leur apui:
Voilà le vrai tableau des hommes d'aujourd'hui.

ME'NE'LAS.

Mais, hélas! le dirai-je? oui, Madame, entre nous,
Rien ne peut ralentir le feu de mon courroux;
J'ai certaines frayeurs, un noir ſoupçon m'agite.

LE'DA.

Ce diſcours ambigu rend mon ame interdite.

ME'NE'LAS.

Si je puis vous parler avec ſincérité,
J'entrevois un complot, le coup fut concerté.

LE'DA.

Vous concevez, mon gendre, un ridicule ombrage;
Ma fille de tout tems fut vertueuſe & ſage.

ME'NE'LAS.

Comme vous.

LE'DA.

Comment donc, par vos ſoupçons jaloux,
Vous me faites rougir; mais....

ME'NE'LAS.

Léda, taiſez-vous;
On ſçait que Jupiter, ſous la forme d'un Cygne,
Eut l'honneur autrefois.

LE'DA.

C'eſt vous, époux indigne;
Qui, malgré vos ſermens, tant de fois répétés,
Pour elle n'eutes pas les égards mérités.
Si ma fille & Pâris furent d'intelligence,
Vous devez votre honte à votre indifference.
Falloit-il, oubliant ce qu'on doit à l'amour,
Avec cette Colombe en agir en Vautour?
Pour cette jeune Fleur, digne d'être adorée,
Que n'étiez-vous Zéphir au lieu d'être Borée.
Voilà, traîtres époux, comme vous êtes faits;
Vous prêchez la vertu ſans l'exercer jamais;
Vous voulez être aimés, ſans devenir aimables,
Qu'on ſoit douce avec vous quand vous êtes des diables:
Perfides, ſur vous-même ouvrez enfin les yeux,
Connoiſſez . . .

ME'NE'LAS *à part.*

Le débat deviendroit ſérieux!
J'ai la colere prompte, elle a l'humeur hautaine....
haut.
Dans ſon apartement, Gardes, menez la Reine.

SCENE V. & DERNIERE.

ME'NE'LAS *ſeul.*

QUe faire dans le trouble où je ſens mes eſprits?
La vengeance à la main, pourſuivrai-je Pâris?
Faut-il couvrir les mers d'une flotte nombreuſe,

Intéreſſer vingt Rois dans une guerre affreuſe ?
Irai-je avec Ajax, Uliſſe, Agamemnon,
Mettre Pergame en feu, tout ravager ? non, non.
Ma honte, par l'éclat, deviendroit éternelle.
Laiſſons voir que notre ame eſt généreuſe & belle.
Pour ne ſurvivre pas à notre déshonneur,
Tuons-nous. C'eſt bien dit. Allons, ferme mon cœur,
Il faut que ton ſecours à cet effet m'exhorte.
De ſon foureau poudreux que cette lame ſorte...
Frappons... mais à propos, je ſuis un imprudent.
Autour de moi, je n'ai Garde ni Confident
Pour retenir mon bras ou ſaiſir mon épée,
Ma trâme tout de bon pourroit être coupée.
Rengaine, Ménélas, laiſſe Héléne à Pâris,
Et vis tranquillement comme mille maris.

Fin de la Tragédie.

SCENE XV. & DERNIERE.

DORANTE, Mr. MONDOR, Mde. MONDOR, LUCILE, LISETTE, LUCAS, *Laquais.*

MONDOR.

FOrt bien, Monſieur, je ſuis très-content ; Ménélas devoit vous reſſembler... Que me veut-on ?

LAQUAIS.

Monſieur, on vient d'aporter cette lettre.

MONDOR.

De quelle part ?

LAQUAIS.

Comme je n'en ſçais rien, adreſſez-vous à la Lettre.

MONDOR.

C'eſt de notre ami l'Elu. *Il lit.* „ J'aprens que Lucile eſt „ amoureuſe d'un jeune homme... Liſette le fait paſſer pour „ Comédien... je vous rends votre parole. *Dorimon.*

DORANTE *à part.*

Mon pere étoit mon Rival !

MONDOR *à Dorante.*

Quoi, vous oſez jouer un homme de mon âge !

DORANTE.

Ah ! Monſieur, pardonnez à un Amant que les beaux yeux

de votre aimable fille ont réduit à cette Métamorphoſe, & connoiſſez en lui le fils de ce même Dorimon qui vous écrit.

MONDOR.

En effet, je vous trouve un air de famille. Ma poule, faiſons-en notre gendre, cela nous mettra d'accord, & cette jeune Evaporée aimera mieux épouſer le fils que le pere.

Mde. MONDOR.

Cela eſt naturel.

DORANTE.

Belle Lucile, je ſuis heureux; & je mettrai ma gloire à faire votre félicité.

LUCAS.

Marions itout, Mademoiſelle Liſette, baillons-nous ce divartiſſement-là.

LISETTE.

Il me faut vraiment bien un autre mari que toi.

DORANTE.

Allons, que la Fête s'exécute.

DIVERTISSEMENT.

AIR, *chanté par Mlle. Grandval.*

DAns Paris c'eſt la mode aujourd'hui.
De jouer le rôle d'autrui.
La Soubrette fait la Maîtreſſe,
La Bourgeoiſe fait la Ducheſſe,
Le Commis tranche du Marquis;
Et l'on voit prendre à la Vieilleſſe
Le ton badin de la Jeuneſſe.

AUTRE.

L'Enfant de Venus chaque jour
Double l'Hymen & fait ſon perſonnage;
Mais par malheur ce n'eſt guéres l'uſage
Que l'Hymen, à ſon tour,
Faſſe le rôle de l'Amour. *On danſe.*

AUTRE.

D'un bon enfant
J'ai l'aparence;
Et cependant
Je ne ſuis pas ſi doux qu'on penſe:
On verra quel eſt mon courroux,
Si jamais j'épouſe une belle,
Et que chez elle
On double le rôle d'époux.

VAUDEVILLE.

I.

Partout, comme en ces climats;

Les Mortels ont l'ame inconſtante ;
D'un rôle on eſt bientôt las,
Quand long-tems on le repréſente ;
On ſe meurt d'ennui,
Celui d'autrui
Nous tente.

II. *Chanté par Mr. Poiſſon.*

Sous la figure d'amant,
Si quelque beauté me contrôle,
Elle a tort aſſurément ;
Car, ma foi, je ſuis un bon drôle,
Peu d'Acteurs, je crois,
Font mieux que moi
Ce rôle.

III. *Chanté par Mlle. Grandval.*

A la Toillette rends-toi,
Jeune Abbé que l'Amour captive,
De Galand fais-y l'emploi.
Mais, quand le Colonel arrive,
Prends vîte manteau,
Cane & chapeau,
Dérive.

IV.

Froids mortels, qui n'aimez rien,
Je n'ai garde de vous en croire ;
Aimer me paroît un bien,
J'en ai fait juſqu'ici ma gloire.
Oui, toujours mon ſort
Fut d'aimer fort
A boire.

V. *Chanté par le petit Armand.*

Avec mes petits talens,
J'ai tâché de vous ſatisfaire ;
Mais, à l'âge de neuf ans,
Un tel rôle ne convient guéres :
Peut-on, comme il faut,
Faire ſi-tôt
Le pere ?

VI. *Chanté par la petite Geyuand.*

Avant d'avoir un époux,
De maman, j'ai le caractére ;
Critiques, paſſez-le nous,
C'eſt un rôle aſſez ordinaire ;
Souvent ſans mari,
L'on fait ici
La mere.

FIN.